

Témoignages

par Sarah Arditti Ascher et Gilberte Cohen Scali

These personal stories of Sephardic women who immigrated to Canada during the '50s and the '60s bring to light the often difficult experiences of Jewish immigrant women.

Ces témoignages ont été recueillis au cours d'une rencontre de femmes du troisième âge. Ce sont des témoignages de femmes sépharades, au-jour'hui âgées de soixante ans et plus, et qui sont principalement d'origine marocaine. Elles ont émigré dans les années 50 et 60. La plupart d'entre elles avaient été mariées à peine adolescentes. Elles n'avaient jamais connu le monde du travail. Certaines sont restées sous la dépendance de leurs maris, s'ils étaient aisés. D'autres sont devenues veuves ou ont été abandonnées avec la charge de leurs enfants. Elles ont dû apprendre à lutter. Elles ont découvert des ressources qui leur ont permis de survivre. Elles ont maintenu pour leurs enfants la chaleur et la sécurité du foyer. Les filles ont trouvé les portes de l'éducation ouvertes alors qu'elle était, au Maroc, l'apanage des garçons et surtout du fils aîné. Leurs enfants ont grandi ici et sont devenus professeur(e)s, comptables, commerçant(e)s, etc. Filles et garçons se distinguent dans tous les domaines, y compris celui des Arts et des Lettres, et apportent une contribution de marque au pays d'accueil.

Anna

Dans les années 30, au Maroc, certaines femmes ne sortaient pas de chez elles. Ma mère, étant de celles-ci, a demandé à mon père, qui était son lien vers le monde extérieur, de m'inscrire à l'école car j'étais l'aînée. Mais mon père était très occupé. Finalement, ma mère a demandé à la voisine et lui a dit "Si tu inscrites ma fille à l'école, je te ferai cadeau d'un pain de sucre et d'un litre de mahia". C'est grâce à cette voisine que j'ai pu aller à l'école» (Voix de la Sagesse 14).

Betty

Avec les événements en Israël, à la fin des années 50, certains arabes étaient devenus agressifs. Mon mari a été battu dans la rue, il a eu une hémorragie. Étant donné le manque de sécurité, notre fils, que nous avons envoyé à Montréal, nous a fait venir.



Erika Simon Gottlieb

Léa, 74 ans

Nous vivions dans la crainte pour nos jeunes filles. Le départ des Français, qui tenaient la population sous contrôle, a laissé la population juive sans protection. Les Marocains ont commencé à suivre les jeunes juives dans les rues. Ils ne craignaient plus de sanctions.

Sol

J'avais une jeune fille qu'un jeune homme qui n'était pas de notre religion suivait quand elle sortait. Des cousins au Canada nous ont encouragés à venir car il y avait un milieu juif ici. Nous sommes partis.

Fanny, 68 ans

Mon mari possédait une petite usine. Nous étions aisés. Généreux et compatissant, il aidait discrètement les nécessiteux. Avant, il n'engageait que des Juifs. Étant donné l'émigration en Israël, il a fallu qu'il engage des Marocains. Après la guerre des six jours, ceux-ci ont commencé à lui manquer de respect. Il a eu peur d'être agressé. Nous avons tout quitté pour partir en Israël. Nous n'étions pas heureux car la vie y était très difficile. Nous sommes venus au Canada. Deux mois plus tard, mon mari est décédé des suites d'une crise cardiaque. Je me suis retrouvée seule avec un fils très jeune et d'autres enfants qui ne pouvaient pas m'aider. Je n'avais jamais travaillé. Une assistante sociale juive, ici, nous a refusé de l'aide vu que nous venions d'Israël. Je n'avais aucune formation. J'ai téléphoné au bureau de l'assistance sociale, une assistante m'a aidée. Six mois plus tard, j'ai travaillé un peu chez une nièce dans un atelier. J'ai pu m'inscrire ensuite au chômage que j'ai touché pendant un an. Cela m'a permis de rentrer dans une école pour apprendre à coudre à la machine industrielle. J'ai été engagée dans une manufacture. Je ne

travaille plus aujourd'hui. Quand il vivait, j'ai toujours été gâtée par mon mari. La société ici est différente, j'ai dû m'adapter. J'ai été heureuse de travailler pour subvenir à nos besoins.

Yvonne, 78 ans

Pendant la guerre de 38-40, les Allemands envoyaient les Juifs dans des camps de concentration. Nous sommes partis en Israël comme toutes les familles juives qui ont pu le faire. Plus tard j'ai pu rejoindre ma fille au Canada.

Maryse, 74 ans

En Tunisie, mon fils a eu la poliomyélite. Nous avons entendu parler du Canada, des soins disponibles dans de bons hôpitaux. Nous nous sommes renseignés au consulat où le préposé avait aussi été atteint de polio. Ce dernier a hâté les démarches et nous a fait obtenir le visa pour toute la famille. Nous sommes arrivés au Canada un samedi de 1958. Dès le lundi, mon fils était hospitalisé à l'hôpital pour enfants où il a reçu les soins adéquats. Par la suite, il a été à l'école. À une époque où il n'y avait pas d'assurance santé, ce pays d'accueil nous a donné plus que l'on espérait.

Mona, 73 ans

Nous avons quitté avec nos huit enfants à cause de la politique en Israël qui avait des répercussions au Maroc. J'ai souffert, j'ai habité dans les villages (mahavarotes). Les enfants ont grandi. La famille au Canada nous a encouragés à venir. Les enfants sont arrivés les premiers en 1966. Trois ans plus tard, nous les avons rejoints. Notre fils de 16 ans a dû rester en arrière pour faire son service militaire. Il a vécu dans une famille d'accueil.

En arrivant ici, j'ai beaucoup pleuré car mon mari ne voulait plus rien faire, il avait la cinquantaine passée. Au Maroc, il était dans l'export-import. Moi, je n'avais jamais travaillé auparavant. J'ai fait des retouches dans un atelier de couture pendant 2 ans. On a ensuite eu un kiosque pendant quatre ans, livrant des repas dans les bureaux d'un grand centre d'achat. Je travaillais fort. Le mariage n'a pas tenu. La femme est plus souple et s'adapte mieux, elle n'a pas de fierté mal placée. Les hommes au Maroc avaient un statut grâce à leur travail, la femme aussi était assez gâtée. Ici certains hommes se sont sentis diminués du fait que la femme travaillait.

July, 63 ans

Le Canada était formidable avant les derniers événements politiques. Mon mari a trouvé du travail deux jours après

son arrivée. Il était modéliste de chaussures, puis il a installé un atelier pour 25 à 30 employés. La ville lui a fait un prêt pour agrandir l'usine: 100 employés. Mais cela n'a pas duré; il a perdu son usine et il s'est laissé mourir.

Moi j'avais mes magasins au détail, je réussissais mais la vie familiale était à la dérive. Toute seule, toujours à travailler, j'avais moins d'autorité sur les enfants. Mais j'ai continué à travailler et je les ai élevés.

Emily, 72 ans

La vie n'a pas été agréable, cela a été dur de s'adapter. À

notre arri-vée en 1957, nous avons trouvé ici très peu de Marocains. Nous avons eu beaucoup de difficultés, sans aide. Nous sommes arrivés avec trois enfants dont un au biberon, puis nous avons eu un autre enfant un an plus tard. Cela nous a causé beaucoup de problèmes pour nous loger. Quand mon fils a eu dix ans j'ai pu commencer à travailler pendant les vacances scolaires. La vie était très difficile. Mon mari allait au travail, je faisais tout à la maison.

Judith, 73 ans

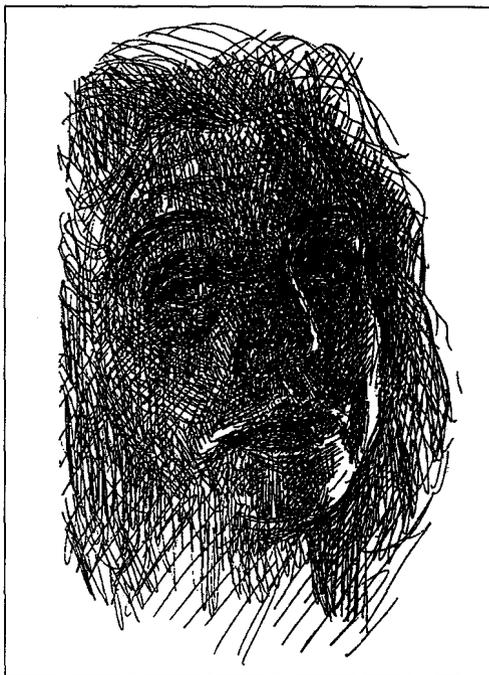
Au Maroc je travaillais dans un dispensaire. Nous sommes arrivés au Canada, avec huit enfants, le neuvième est né ici. Mon mari ne gagnait pas assez, je me suis mise à travailler. Il a commencé à me dire que le Canada me montait à la

tête. Mon mari a perdu son prestige de chef de famille quand j'ai travaillé comme aide assistante à l'Hôpital Maïmonide, poste que j'ai occupé pendant vingt ans. Maintenant je fais du sport tous les jours, je viens au y. J'invite toute ma famille pour Chabat et pour les fêtes, j'aide mes enfants. Au Maroc il y avait des bonnes, ici on fait tout soi-même. Mais il faut l'accepter.

Lise, 79 ans

Je suis venue au Canada en 1960 rejoindre ma fille mariée qui s'y était installée. J'avais un fils de seize ans qui avait reçu un coup de couteau à la hanche et un jeune enfant de trois ans qui avait été kidnappé par l'épicier de notre rue. Nous l'avons heureusement retrouvé grâce à une voisine qui avait vu l'épicier le cacher sous sa djellaba et l'emporter. C'est pour cela que nous avons décidé de venir au Canada.

Mon mari travaillait au Maroc dans une usine qui fabriquait des fils chirurgicaux. Étant donné que nous avions les moyens, nous n'avons pas reçu d'aide. Heureusement mon mari a trouvé le même genre de travail ici. Je n'ai jamais travaillé car j'ai été mariée très jeune, je n'ai jamais été à l'école. J'ai toujours été très gâtée. Mon mari reste à la



Erika Simon Gottlieb

maison quand je viens au Club, il m'encourage à sortir, il en est très heureux pour moi.

Reine, 72 ans

J'ai vécu une grande tragédie. Mon mari a perdu la vie dans un accident sur la route de Marrakech avec deux de nos enfants, un fils et une fille.

Je suis arrivée ici en 1967 avec quatre enfants. On ne m'a pas acceptée comme immigrante, ma soeur a dû se porter garante et nous a invité à loger chez elle pendant 15 jours. J'ai trouvé du travail dans un magasin de Ste-Catherine pour faire des retouches. J'ai pu élever mes enfants. L'idée d'un mariage ne m'a pas effleurée car j'avais trop de responsabilités. Je pensais aussi que personne n'aurait voulu de moi étant donné mon âge et ma grande charge. La jias nous a aidés pendant cinq ans. L'adolescence des enfants a été difficile dans une famille monoparentale. Maintenant, j'ai une fille psychologue.

Sima, 71 ans

Mon mari a travaillé 45 ans comme chef comptable dont 30 ans ici à la banque. Mes fils ont passé les deux premiers bacs au Maroc. Nous avons envoyé l'aîné pendant deux ans en France pour ses études. Nous n'avons pas voulu envoyer les filles seules. Nous sommes venus au Canada où j'avais trois soeurs. Le fils est venu nous rejoindre une fois ses études terminées. Je travaillais au Maroc, mais je n'ai pas travaillé ici. Je me suis occupée de ma famille jusqu'au décès de mon mari en 1989. J'ai un fils comptable agréé, une fille professeure de Math au collège Français, une fille anesthésiologiste dans le département de cardiologie d'un hôpital.

Mathilde, 63 ans

Nous sommes arrivés au Canada en 1973 rejoindre la famille. L'intégration a été difficile. Ce fut un déchirement, je pleurais la journée entière et je me demandais pourquoi mon fils qui avait sept ans pleurait aussi. Ma soeur m'a dit "mais c'est à cause de toi qu'il pleure." Il nous a fallu du temps pour nous adapter.

La situation économique était stable, le pays était prospère et en plein essor. Il a fallu s'habituer au climat, chercher du travail, mon mari d'un côté et moi de l'autre. Notre fils s'est vite adapté à la vie nord-américaine. Il a été dans une école juive jusqu'à l'âge de 22 ans. Depuis 14 ans je ne travaille plus et je ne le regrette pas. Je fais des choses que j'aime: ménage, natation, études. J'ai beaucoup de loisirs et je circule en toute sécurité, chose que je ne pouvais faire

au Maroc. J'ai toujours la nostalgie du pays et j'écoute des cassettes ou je regarde des films qui me rappellent les temps heureux de là-bas.

Réflexions

Un conte que plusieurs femmes ont entendu dans leur enfance, conseillait, à tort, à qui subissait les mauvais traitements d'un époux, de ne se confier à personne pour ne pas ternir l'image de l'Homme, du Seigneur et du Maître. Malheureusement, aujourd'hui encore, il y a trop de cas de violence conjugale. On ne doit ni la subir ni l'accepter. Il n'y a aucune justification pour l'usage de la force, pas de justification pour le mal qu'on inflige par la parole, l'attitude ou par les coups. Se confier ne suffit pas. Il faut dénoncer la violence et non la subir et se taire, mais surtout et avant tout, il ne faut pas la commettre.

La violence comme la bonté sont inhérentes à la nature humaine, et si l'on dit: "Je pense donc je suis," disons: "Je pense donc je choisis."

Choisissons d'être bons, d'être justes, d'être compatissants et intègres, de respecter autrui.

Choisissons d'éviter la violence sous toutes ses formes. Il ne tient qu'à nous de traiter nos proches, les membres de notre famille, conjoints, vieux parents, enfants, petits et grands, avec le respect et les égards que mérite tout être.



Erika Simon Gottlieb

Sarah Arditti Ascher est née à Smyrne en Turquie. Elle a obtenu un bac en linguistique, langue et littérature, de l'Université Concordia. Elle est membre du comité du Bel Age et rédactrice de la Voix de la Sagesse. Gilberte Cohen Scali est née à Casablanca au Maroc. Elle a obtenu un bac ès Arts à l'Université de Montréal, et est en propédeutique pour une maîtrise en communication. Elle est coordonnatrice du Bel Age.

Références

Voix de la Sagesse 1.4 (déc. 1991): 14.

Erika Simon Gottlieb received her art training in Budapest, Vienna, and Montreal. She participated with her oils, watercolours, and pen drawings in group shows at the Museum of Fine Arts in Montreal, had solo shows in Toronto at the Koeffler Centre of the Arts, Edwards Gardens, Gallery Maslak McLeod, Gallery Gabor, Minkler Auditorium, Seneca, and the Northern District Library. Her art cards are on order at the Theatre Store of the Stratford Festival, the Shakespearean Gift Shop of Stratford, The Canadian Opera Company, Theatre Books, and Show of Hands.